

Hommage à Jean-Paul Mousseau (1927-1991)

François-Marc Gagnon

Numéro 16, printemps 1991

Art, artistes et société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gagnon, F.-M. (1991). Hommage à Jean-Paul Mousseau (1927-1991). *Cahiers de recherche sociologique*, (16), 11–12. <https://doi.org/10.7202/1002122ar>

Hommage à Jean-Paul Mousseau (1927-1991)

François-Marc GAGNON

Mousseau la passion, Mousseau la locomotive, Mousseau la présence.

Issu d'un milieu défavorisé qui subit durement les contre-coups de la crise économique des années trente, Jean-Paul Mousseau eut la chance d'entrer au Collège Notre-Dame et d'y rencontrer le frère Jérôme. Il lui doit l'éveil de sa vocation artistique, son premier projet de carrière n'ayant rien à voir avec l'art. C'est au Collège aussi, qu'il rencontre Fernand Leduc, venu aidé le frère pour ses cours et par Leduc, Borduas et son Groupe. Il est alors le plus jeune à s'associer au Groupe automatiste et à signer le manifeste *Refus global*. Il suit quelques cours à l'École du Meuble, travaille à l'ONF et part pour Prague en 1947 participer au Festival de la Jeunesse démocratique. Il en profite pour voir du pays et travaille en Yougoslavie à la reconstruction du pays après la guerre. De retour au pays, il gagne sa vie comme commis libraire chez Tranquille, la librairie qui lance le manifeste. Son œuvre de peintre prend forme, mais déjà il donne des signes d'intérêt pour des formes d'expression moins conventionnelles: le bijou, les tissus peints, les costumes de théâtre, en somme tout ce qui sollicite son extraordinaire capacité de synthèse.

Installé à la Place Christin, il transforme son logis qu'il partage avec la comédienne Dyne Mouso et sa fille Katerine, en un extraordinaire lieu de rencontre, une véritable "centrale surréaliste", comme dira Claude Gauvreau, où c'est là que s'élaborent et s'organisent les manifestations automatistes d'après *Refus global*, de la Manifestation des Rebelles à La Matière chante. Mousseau est de toutes les causes automatistes, de la dénonciation de la loi du cadenas à l'appui donné aux grévistes de l'amiante. Il ne fut jamais "cantonné à la seule bourgade plastique", pour reprendre l'expression de Borduas.

Vers la fin des années cinquante, sa carrière prend un virage inattendu. Il s'oriente de plus en plus vers des projets d'art intégré. Mousseau ne se réconcilie pas avec l'idée qu'une œuvre d'art ne pourrait être qu'un objet pour décorer un salon bourgeois. Il veut un art qui rejoigne les gens, là où ils sont, sans toutefois ne faire aucun compromis sur la qualité. Son immense murale dans le hall d'entrée de l'Hydro-Québec représente l'aboutissement de mois d'expérience avec les matières plastiques. Ses collaborations avec les

architectes Luc Durand, Roger d'Astous, Jean Dumontier... souvent en collaboration avec Claude Vermette, donnent lieu à des projets ambitieux et variés, allant de l'église Saint-Philippe de Duvernay au Château Champlain, de l'édifice du Portage à Hull (où il travaille en collaboration avec Pierre Osterath) au restaurant du Lac aux castors à Montréal. Son projet de la Station Peel dans le métro de Montréal est connu de tous.

En même temps, son intérêt pour le théâtre va en augmentant et il est sollicité par les jeunes troupes pour les décors des pièces du répertoire contemporain les plus difficiles (Ionesco, Beckett). Il est ainsi mêlé, intimement mêlé, à l'avènement du théâtre contemporain dans notre milieu que ce soit à l'Amphitryon et à l'Egrégore.

Son dernier engagement public l'amena à travailler avec Jean Dumontier au métro de Montréal, où il se trouva responsable de tout le visuel.

Mousseau n'aimait pas les cadres. Il aimait les défis, les problèmes difficiles, le travail. Un des derniers mots que je lui ai entendu tonitruer — il avait une grosse voix sonore — est le mot FAIRE! Les deux dernières années de sa vie furent bien pénibles. Lui qui n'avait jamais été malade, fit une embolie dont il se remit peu à peu, puis un cancer l'emporta après l'avoir miné lentement.

Tous ceux qui l'ont connu se souviendront de ses colères, de son extraordinaire gentillesse, de sa générosité sans bornes, mais surtout de sa passion pour l'art, pour la vie, pour la justice, pour la vérité... Son dernier projet aura été de me clouer sur une chaise en face de lui pour me raconter exactement ce qui s'était passé, "pour qu'on arrête d'écrire des sottises sur les automatistes, sur Borduas, sur l'art du Québec". Je n'ai jamais regretté un seul moment passé avec Mousseau. Je crois bien qu'il nous manque à tous

François-Marc GAGNON
Département d'histoire de l'art
Université de Montréal